# Théâtre Français de la République. *Le Malade imaginaire*.

Les traits qui font connaître le caractère noble et généreux de Molière, lui font encore plus d’honneur que ses ouvrages : il est encore plus glorieux d’être bon, juste, désintéressé, que de faire d’excellentes comédies ; et s’il fallait opter entre ces deux espèces de mérite, il n’y aurait pas à balancer. Malheur au siècle où le titre d’honnête homme ne servirait plus qu’à désigner un imbécile ou une dupe ! Le génie est à l’âme ce que la beauté est au corps ; il rend la vertu plus belle, mais il ne peut en tenir lieu.

Ce que j’admire surtout dans le siècle de Louis XIV, c’est cette réunion si précieuse de vertus et de talents : vous ne pouvez pas citer un grand homme dans les lettres, à cette époque, qui ne soit en même temps un honnête homme. Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, La Bruyère, Pascal, Bossuet, Fénelon, Fléchier, Bourdaloue, sont aussi recommandables par leurs mœurs et leurs sentiments que par leurs écrits : je ne sais même si une âme avilie par la cupidité et l’intrigue, dégradée par le lâche égoïsme, par la basse et sotte vanité, peut jamais atteindre jusqu’au sublime. Un ambitieux, un intrigant littéraire, un dangereux novateur, un charlatan qui flatte et trompe son siècle, peut avoir des qualités brillantes ; il peut éblouir, mais il ne peut arriver dans aucun genre à la perfection de son art : le clinquant domine dans ses productions ; le faux y perce de toutes parts ; il séduit et subjugue le vulgaire ; il charme les esprits frivoles et les cœurs corrompus, mais il ne soutient pas l’examen sévère de la raison : il perd beaucoup quand on le regarde de trop près : une âme noble est le seul sanctuaire que le véritable génie daigne habiter.

C’est dans la même année où *Le Malade imaginaire* fut représenté, qu’on place communément l’aventure du pauvre a qui Molière, par mégarde, donna un louis ; et qui, l’ayant rapporté, le reçut ensuite comme la récompense de sa droiture. Charpentier, qui a composé la musique des intermèdes du *Malade imaginaire*, nous a transmis cette action dont il fut le témoin ; il entendit Molière s’écrier : *Où la vertu va-t-elle se loger* ! Exclamation juste et vraiment philosophique. L’indigence dégrade l’âme, de même que l’opulence la corrompt : la médiocrité est la situation la plus favorable à la vertu.

On n’a point assez remarqué que Molière a sacrifié sa vie au bien de ces camarades : ce grand homme n’était pas uniquement occupé de sa santé comme beaucoup d’auteurs et de comédiens d’aujourd’hui, qui regardent sans doute leur existence comme très importante à l’État, du moins si l’on en juge par le soin extrême qu’ils apportent à conserver leur petit individu. La plus légère incommodité, la seule apparence d’un rhume, suffit pour les alarmer et leur faire abandonner toutes leurs fonctions : ils laisseraient périr le monde entier plutôt que de s’exposer seulement à prendre l’air ; et Molière, avec une poitrine délabrée, Molière, avec la mort dans le sein, se dévoue aux intérêts de sa société, dont il se regarde comme le père. Quoique trop souvent payé d’ingratitude, il n’écoute que la voix de l’humanité ; il s’oublie lui-même pour songer à tant de gens attachés au théâtre, qui ont besoin de pain. Qui doute que si, au lieu de jouer un rôle très long et très pénible, il était allé se mettre au lit, il n’eût pu prolonger ses jours ? Il est mort victime de sa bonté.

Sa maladie et sa fin déplorable semblent déposer en faveur de l’utilité de la médecine : il est évident que le régime et les secours de l’art pouvaient le faire vivre encore longtemps pour sa gloire, et procurer à la nation quelques chefs-d’œuvre de plus. La science d’Esculape ne pouvait être mieux employée ; mais inébranlable dans sa prévention contre les médecins, Molière aima mieux mourir que d’avoir recours à ceux dont il s’était moqué ; il eût rougi de démentir ses critiques par sa conduite, et, malgré lui, il les a démenties par sa mort. Le médecin Perraut blâmait Molière d’avoir attaqué, dans *Le Malade imaginaire*, la médecine elle-même ; il pouvait y avoir des médecins ridicules : en sa qualité de poète comique, Molière avait juridiction sur eux, mais il ne lui était pas permis d’insulter l’art et de le rendre responsable des fautes de ceux qui l’exercent. Rousseau de Genève a depuis réfuté cette objection, en disant qu’à la vérité la médecine est bonne ; mais qu’étant inséparable du médecin, il y a toujours plus à craindre des erreurs du médecin qu’à espérer des avantages de la médecine. La scène entre Argan et son frère sur l’incertitude d’une science aussi conjecturale que la médecine, est pleine de force, de solidité et de profondeur ; mais il ne faut pas trop en presser les conséquences. Longtemps avant Molière, Montaigne avait beaucoup décrié la médecine ; cependant il ne fut pas aussi ferme dans ses principes : Montaigne se moquait de la médecine et se servait des médecins.

Quelques gens de lettres, d'après l'autorité de Voltaire, s'obstinent à regarder *Le Malade imaginaire* comme une farce : il n'y a qu'une qui mérite ce nom, c'est le travestissement de Toinette en médecin ; celle de la petite Louison est dans la nature et dans la vérité ; on ne peut lui reprocher qu'une naïveté aujourd'hui puérile, mais qui, du temps de Molière, ne paraissait point au-dessous de la dignité de la comédie. La farce est une exagération burlesque et ignoble : la plus mauvaise de toutes les farces est celle qui ne signifie rien, qui n'est qu'une absurdité et une folie sans autre objet que d'exciter le rire. Ce dernier genre de farce est à présent fort accrédité, tandis qu'on dédaigne le premier, comme appartenant à une nature trop basse ; par exemple, Sganarelle battant sa femme est interrompu dans cette fonction par un voisin qui finit par être battu lui-même pour prix de ses bons offices : voilà la nature et la vérité ; mais un genre bas ; ce sont les mœurs du peuple. On croit qu'il est du bon ton de mépriser cette espace de farce, tandis qu'on ne craint pas de compromettre l'honneur de son esprit, en riant de bêtise soi-disant plus nobles, qui n'ont ni pieds ni tête, et qui sont le comble de l'extravagance.

Diafoirus et son fils Thomas ne sont point des rôles de farce ; ce sont des caractères fortement comiques : on voit dans le père l’aveugle et ridicule prévention des parents pour des enfants souvent ineptes et mal tournés ; dans le fils, l’alliance de la galanterie et du pédantisme, la sottise de l’érudition dénuée d’esprit et de goût ; l’emphase collégiale, qu’on a depuis admirée dans les philosophes des clubs et des tribunes ; et par-dessus tout cela, on observe dans les discours des deux Diafoirus l’entêtement produit par l’esprit de corps, et l’aversion des anciens docteurs pour les opinions nouvelles ; ce qui n’est pas toujours un mal dans un gouvernement, qui a toujours beaucoup plus à craindre des nouveaux systèmes que des vieilles maximes.

Le sarcasme de Toinette contre les collèges a été depuis répété par tous les apôtres de la philosophie, qui n’ont pas rougi de revêtir de leurs sophismes les propos d’une servante. Il n’est pas étonnant que Toinette, qui entend un compliment ridicule dans la bouche d’un jeune homme qui a fait ses études, s’écrie ironiquement : *Vivent les collèges d’où l’on sort si habile homme !… Voilà ce que c’est que d’étudier ; on apprend à dire de belles choses.* Cette soubrette n’est pas obligée de savoir qu’on apprend au collège à faire tout autre chose que des compliments galants, et qu’il y a un autre mérite que celui de plaire aux filles. Mais de graves philosophes, qui devaient avoir plus d’esprit et de raison qu’une servante, et surtout des vues plus saines sur l’éducation, se sont fait honneur d’être les échos de Toinette. Quand ils ont vu, au sortir du collège, des jeunes gens modestes et sensés se montrer attachés aux vrais principes de la morale et du goût, parler de la religion avec respect, des anciens avec admiration, du siècle de Louis XIV avec enthousiasme, du gouvernement avec prudence, ils se sont écriés moins gaiement que Toinette : Périssent les collèges d’où l’on sort si peu philosophe ! et ils n’ont cessé de crier cela jusqu’à l’extinction totale des collèges. Ces grands génies étaient loin de prévoir que leur philosophie galante devait aussi être écrasée sous les ruines des collèges, et que l’Académie Française paraîtrait alors tout aussi gothique que l’université.

Thomas Diafoirus sera un personnage très naturel et très vrai, un personnage de la bonne comédie, quand il ne s’assoira point sur un petit tabouret d’enfant, quand il ne tirera point de sa poche des bonbons que Toinette viendra lui enlever par derrière : ce sont là des farces, et ces farces, ce sont les acteurs qui les font. Ces jeunes gens, si empesés et si niais, qui sortaient du collège hérissés d’une érudition scolastique, ne ressemblent point, il est vrai, à nos jeunes gens qui n’ont point fait d’études, qui ne savent rien, mais qui sont si lestes, si effrontés avec les femmes, et qui, pour faire honneur à une éducation qu’ils n’ont pas puisée au collège, aiment mieux dire des impertinences aux demoiselles que de leur faire un compliment pédantesque. Molière n’a pu peindre que les ridicules qu’il voyait ; et de son temps, nos agréables auraient paru aussi ridicules que ses Diafoirus. Il est bon d’ajouter que ces jeunes gens, qui étaient à vingt ans des écoliers si lourds, si embarrassés, si gauches, étaient à trente des hommes estimables, des hommes sages et instruits, remplissant bien les fonctions de leur état ; tandis que nos merveilleux de seize ans, qui ont tant d’ignorance et une si bonne tournure, deviennent souvent, dans les différents états de la société, des aigrefins sans principes et sans conduite, mauvais maris, mauvais pères, et par conséquent mauvais citoyens.